

forces. Le pouls de M. de Saussure battait cent pulsations par minute ; l'eau exposée au soleil se convertissait subitement en glace ; le ciel paraissait d'un bleu foncé, et, quand on se mettait à l'ombre, on pouvait voir les étoiles. On retrouve partout l'image de cette célèbre expédition, et les petits tableaux qui représentent ailleurs des batailles ou des saints, montrent ici M. de Saussure marchant avec un bâton ferré, et ses dix-huit guides, portant, les uns, des échelles, les autres des haches, des vivres ou de la paille : on les voit tailler des escaliers dans les pyramides de glace, ou pratiquer un passage sur des crevasses. On parle moins des ascensions de M. Bourrit, qui cependant ne furent pas moins audacieuses. Pendant l'une d'elles, M. Woodley, qui l'avait accompagné et s'était égaré, eut les pieds et les mains gelés. Depuis, quelques Anglais ont encore osé entreprendre ce voyage. On dit même qu'en 1822 et en 1823 deux d'entre eux ont complètement réussi ; mais, de retour à Genève, ils trouvèrent fort singulier qu'on leur demandât quelles étaient leurs observations : ils n'avaient affronté tant de périls que pour l'originalité du fait.

Pendant long-temps M. de Saussure entretint à sa solde une multitude de guides : il parcourut tous les glaciers voisins, et dépensa une grande partie de sa fortune à ces nobles travaux, qui sembleraient avoir été entrepris non par un particulier livré à ses propres ressources, mais par une nation privée des avantages du budget de l'intérieur. Je suis, etc.

XXI.^e LETTRE.

CHAMOUNY, 5 Septembre 1826.

A la M^{me}.

MOINS ambitieux que ces hommes qui veulent à toute force se faire connaître, ne fût-ce que par une périlleuse originalité ; sûr d'ailleurs que la science ne gagnerait pas au sacrifice que je lui ferais de mes membres, je me bornai à voir la mer de glace et le Montanvert. Quel vacarme ! quelle cohue que ce départ ! On crie, on court, on se heurte dans les corridors. Parmi les mulets attachés par la bride au perron, chacun cherche le sien : des bâtons ferrés sont dans les mains des piétons. On voit partir une division, et puis une autre, tandis que les traînards déjeûnent encore. Chacun se compose à son gré une société de ceux avec lesquels il a soupé, et l'on arrive au bout du village, où le chemin s'élève tout à coup dans la forêt. La montée est fort pénible : souvent on s'arrête pour reprendre haleine. Comme on envie le sort de ceux auxquels on voit une avance de quelques centaines de pas ! Durant cette pénible

ascension on cherche à juger du chemin qui reste à faire, par la hauteur comparée de la chaîne septentrionale et des aiguilles rouges. On n'ose interroger le guide, de peur d'une désespérante réponse; enfin, quand on se flatte de toucher au terme, il vous crie victorieusement : *La fontaine de Caillet! Messieurs, vous êtes à moitié chemin.* C'est à peine alors si dans ce désespoir vous pouvez consacrer votre admiration essoufflée aux touchantes scènes de Claudine; mais le nom de Florian a tant de charmes, qu'il reprend son empire dès qu'on a repris ses sens et que les agréables souvenirs de sa nouvelle prolongent le repos au-delà de la fatigue.

Tout à coup les guides se relèvent : et voilà les mulets qui emportent les dames, et voilà les fauteuils à bras en mouvement. Il faut bien s'en aller et se courber encore sur son bâton ferré : on gravit, on s'arrête, on fait quelques pas, on respire, on gravit encore. Enfin, après une heure de patience, ou plutôt d'impatience; après avoir fait une courte halte pour ressaisir sa respiration, on arrive au sommet dans un petit temple, d'où l'œil s'étend au loin sur les flots amoncelés de la mer de glace. On dirait qu'en un jour de tempête, quand l'Océan élevait dans les airs ses vagues, ses lames et son écume, un froid subit a tout consolidé, et que, pour l'éternité tout entière, il a suspendu ces ondes qui dans le moment même devaient retomber à leur niveau. Les crevasses qui les séparent ont de trois à quatre cents pieds de profondeur : on ne peut marcher qu'avec beaucoup de précaution; cependant il y a des voyageurs assez hardis pour s'aventurer jusqu'au *Jardin*, rocher couvert de verdure, qui est à une lieue, au milieu des glaces. Cette mer immobile s'étend, dit-on, l'espace de dix-huit lieues, et, tournant les sommets de la vallée, s'en va rejoindre le grand Saint-Bernard. Ce que nous en voyons est surmonté de beaux glaciers; les aiguilles de Charmoz et d'Argentière, le Chapeau, en flanquent les côtés au devant de la vallée, et dans le fond elle se prolonge et se recourbe entre le pic du Tacul et l'aiguille du Dru, derrière laquelle on la perd de vue.

Le petit temple, élevé à la nature par M. Félix Desportes, est aujourd'hui une cantine, où l'on trouve du vin, des liqueurs, de la crème et des fraises, dont on peut aussi faire provision en chemin, en les achetant aux enfans et aux jeunes filles qui s'attachent aux caravanes. Il y a bon feu, et l'on trouve de quoi s'asseoir. Quand on prend fantaisie de sortir pour regarder encore la mer de glace, on se croirait facilement au pôle : il n'y manque que des ours blancs.

Je vous laisse avec le dessin de Villeneuve, et je descends en courant vers les sources de l'Arveyron, qui sont dans la vallée près du village des Bois. Je devance ainsi la caravane, et j'espère voir plus long-temps que les autres cette belle grotte d'émeraude d'où s'échappe la rivière sous une voûte de plus de quatre-vingts pieds de hauteur. Hélas! rien de tout cela n'existe. L'Arveyron sort bien avec impétuosité des glaçons qui le couvrent; ce spectacle d'une rivière dont le cours souterrain se fait jour brusquement, a bien encore de la majesté; mais depuis 1806 les glaciers se sont avancés de douze cents pieds; et la voûte et les glaçons dans lesquels les feux du soleil imitaient les pierres précieuses, se sont écroulés sous d'autres glaçons.